

MARISTES EN ÉDUCATION

La Neylière • Mars 2025



PORTEURS D'ESPÉRANCE

FACE À LA CRISE ANTHROPOLOGIQUE CONTEMPORAINE, QUELLE ESPÉRANCE ?

Père Henry-Jérôme GAGEY
Docteur en théologie

[ARTICLE PRÉPARATOIRE À L'INTERVENTION]

«L'Église évangélise toujours et n'a jamais interrompu le cours de l'évangélisation. Elle célèbre chaque jour le mystère eucharistique, administre les sacrements, annonce la parole de vie - la Parole de Dieu -, s'engage pour la justice et la charité. Et cette évangélisation porte ses fruits : elle donne la lumière et la joie, elle donne un chemin de vie à tant de personnes et beaucoup d'autres vivent, souvent même sans le savoir, de la lumière et de la chaleur resplendissantes de cette évangélisation permanente. Cependant, nous observons un processus progressif de déchristianisation et de perte des valeurs humaines essentielles qui est préoccupant. Une grande partie de l'humanité d'aujourd'hui ne trouve plus, dans l'évangélisation permanente de l'Église, l'Évangile, c'est-à-dire une réponse convaincante à la question : Comment vivre ? C'est pourquoi nous cherchons [...] une nouvelle évangélisation, capable de se faire entendre de ce monde. » J. Ratzinger¹

«Aucun déterminisme ne dicte ici un destin. Rien ne serait plus trompeur que de se contenter de prolonger les courbes actuelles. Ce qui justifie l'interrogation, aujourd'hui, c'est la marginalisation des confessions chrétiennes dans les sociétés européennes. À en juger par les évolutions dont nous sommes témoins depuis trente ans, il se peut que le christianisme n'ait pas d'avenir et que le siècle qui vient soit celui de son extinction, en tout cas, sur les terres d'Europe qui furent le théâtre de son affirmation. Mais nous

savons que l'histoire ne marche pas en ligne droite. Elle est faite aussi des réactions et des réponses des acteurs. » Marcel Gauchet²

- I - LA QUESTION DE L'AVENIR DU CHRISTIANISME

Ces deux citations, la première du futur Benoît XVI, la seconde d'un observateur athée mais rigoureux et ouvert d'esprit au catholicisme français contemporain, posent aussi objectivement que possible un constat auquel aucune personne préoccupée par l'avenir du christianisme en France et dans les autres pays d'Europe occidentale ne peut échapper: d'innombrables enquêtes sociologiques tant quantitatives que qualitatives au sérieux peu contestable manifestent avec quelle rapidité l'Église catholique, ainsi d'ailleurs que les grandes Églises historiques issues de la réforme protestante, ont perdu leur plausibilité sur les terres de l'ancienne chrétienté où elles sont devenues «non contemporaines». Les dogmes, symboles et rites chrétiens avaient façonné les représentations du monde, le calendrier et l'organisation de l'existence quotidienne de la majorité des populations (quoi qu'il en soit par ailleurs de la fermeté de leur adhésion personnelle à la foi chrétienne). Ils se présentent aujourd'hui avec un coefficient d'étrangeté impressionnant, comme si le Catholicisme n'était plus désormais qu'une butte témoin, un vestige archaïque, susceptible cependant de réanimations fugitives, comme les fumerolles ou les étincelles émergeant d'un volcan éteint au milieu du paysage qu'il a façonné³. À cela correspond la formule saisissante de Danièle Hervieu-Léger parlant d'une «exculturation du catholicisme⁴». Comment comprendre cela ?

La première exigence pour comprendre est de refuser ce que l'on peut appeler une interprétation «paranoïaque» de la situation actuelle. En effet, la tentation est toujours grande pour un corps social, autant que pour un individu, d'expliquer

1. Jubilé des catéchistes, conférence sur le thème de la nouvelle évangélisation, Dimanche 10 décembre 2000

2. *Un monde désenchanté?* Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2004, p.227

3. À cela correspond la formule saisissante et si souvent citée de Danièle Hervieu-Léger parlant d'une «exculturation du catholicisme», formule qui constitue le sous-titre de son ouvrage *Catholicisme français*. La fin d'un monde. Paris, Bayard 2003.

4. Sous-titre de son ouvrage *Catholicisme français*, La fin d'un monde. Paris, Bayard 2003.

ses difficultés par la malveillance de ses adversaires (ceux de l'intérieur comme ceux de l'extérieur) ou par l'incompétence de ses dirigeants. La crise que nous traversons n'est pas due fondamentalement au fait que certaines catégories de catholiques auraient perdu la foi ou tourné le dos aux valeurs de la Tradition chrétienne. D'autre part, on ne peut pas davantage attribuer nos difficultés présentes à l'hostilité des adversaires de l'Église, même s'il ne manque pas de gens qui se réjouissent de son affaiblissement et qui l'encouragent. Enfin, il n'y a guère plus de sens à attribuer purement et simplement ces difficultés au conservatisme institutionnel de la hiérarchie catholique et à son refus d'appliquer le programme bien connu des réformes que réclament les courants libéraux touchant l'accès aux ministères ordonnés et des allégements de la discipline ecclésiastique en matière de morale familiale et sexuelle. En fait, même si la nécessité de fonctionnements ecclésiaux moins décalés par rapport aux exigences de la culture contemporaine n'est pas à sous-estimer, pour faire face à la situation au niveau requis⁵, il faut remonter plus loin.

Comme l'écrivaient les évêques de France dans une Lettre qu'ils adressèrent aux catholiques de France en 1996 :

« La crise que traverse l'Église aujourd'hui est due, dans une large mesure, à la répercussion, dans l'Église elle-même et dans la vie de ses membres, d'un ensemble de mutations sociales et culturelles rapides, profondes et qui ont une dimension mondiale. »

Nous sommes en train de changer de monde et de société. Un monde s'efface et un autre est en train d'émerger, sans qu'existe aucun modèle préétabli pour sa construction. Des équilibres anciens sont en train de disparaître, et les équilibres nouveaux ont du mal à se constituer. Or, par toute son histoire, spécialement en Europe, l'Église se trouve assez profondément solidaire des équilibres anciens et de la figure du monde qui s'efface. Non seulement elle y était bien insérée, mais elle avait largement contribué à sa constitution, tandis que la figure du monde qu'il s'agit de construire nous échappe.

Cela dit, nous ne sommes pas les seuls à peiner pour comprendre ce qui arrive. Les innombrables recherches actuelles dans les domaines de la sociologie, de la philosophie politique, ou des réflexions sur l'avenir de la culture et des traditions nationales montrent bien la profondeur des questions de nos contemporains sur une situation de crise qui affecte tous les secteurs de l'activité humaine. »⁶

Autrement dit, l'Église affronte la même crise que l'ensemble de nos sociétés due au fait que nous sommes en train de changer de monde. Pour me faire comprendre, je voudrais rapidement rappeler la distinction classique aujourd'hui en anthropologie culturelle et en sociologie entre tradition, modernité et postmodernité.

- II -

NOUS SOMMES EN TRAIN DE CHANGER DE MONDE

Le monde de la tradition

Le monde de la tradition, le monde d'avant la modernité, est un donné stable, dans lequel toute réalité, en vertu de son poids propre, doit pouvoir trouver sa place et y demeurer. Un trésor de sagesse, conservé par des autorités, des anciens, dit la vérité du monde et se donne comme fondamentalement immuable. La solution d'une crise est normalement le retour à la situation antérieure à la crise et au trouble qu'elle introduit. Quand un enfant veut comprendre ce qu'il va devenir, il regarde vers ceux qui sont plus anciens que lui et qui ont déjà accompli le parcours qu'il lui reste à faire. C'est cette stabilité du monde de la tradition qui va être attaquée à la racine par la lente émergence du principe moderne qu'on peut décrire comme la mise en œuvre d'une raison critique qui entend se libérer des aspects aliénants de la tradition pour faire advenir un monde plus rationnel. C'est un processus lent qui va s'accélérer du 14^e au 20^e siècle et se radicaliser au cours du 20^e siècle pour donner naissance à ce qu'on appelle la postmodernité ou l'ultra-modernité qui consiste, selon moi, dans le fait que la modernité a remporté une victoire définitive sur la tradition en la dépouillant de son autorité indiscutable.

5. C'est ce que montre la manière dont le Pape François a entrepris de reposer la question de l'admission des divorcés remariés aux sacrements
6. Les Évêques de France, Proposer la foi dans la société actuelle, Lettre aux catholiques de France, Paris, Éditions du Cerf, 1996,

Le monde de la modernité⁷

L'histoire de l'Europe a été façonnée par la rencontre des trois composantes majeures que sont la pensée rationnelle grecque, la civilisation juridico-politique romaine et la religion chrétienne.

La lente compénétration de ces trois facteurs a déterminé, pendant quinze siècles, la civilisation de l'Europe et elle a eu une immense importance pour l'histoire universelle de l'humanité. Au 17^e siècle, se développe une nouvelle manière de penser, de juger, de sentir, de voir le monde, qui s'affirme en plusieurs domaines. On a qualifié cette nouvelle culture de «moderne». Elle a profondément bouleversé la civilisation chrétienne, c'est ce bouleversement que je veux évoquer. Cette transformation, qui se manifeste ouvertement au 17^e siècle, débutée au Moyen Âge, au 13^e siècle, quand, par la médiation des penseurs arabes, les écrits d'Aristote font leur entrée en Occident. La lecture d'Aristote est pour les intellectuels du temps, par exemple Thomas d'Aquin, un événement considérable qui leur fait découvrir les possibilités de la raison autonome pour ouvrir les chemins de la connaissance. Le monothéisme biblique lui avait déjà enseigné la confiance dans la raison et dans l'ordre naturel créé par Dieu. Mais l'irruption de la science aristotélicienne renforce cette confiance dans la puissance de la raison parce qu'elle ne provient pas de la tradition chrétienne, mais d'une tradition de pensée qui la précède. Autrement dit, la tradition n'est pas le chemin exclusif vers la connaissance.

Dans un premier temps, cette découverte est reçue positivement et ne suscite pas un grand trouble. Le trouble survient plus tard quand le philosophe René Descartes en tire toutes les conséquences en énonçant le principe du «doute méthodique» qui correspond à l'ambition de remettre systématiquement en cause les évidences transmises par la tradition ou par les sens, non pour les supprimer, mais pour les vérifier. Voilà ce qui est véritablement moderne chez Descartes: son exigence de penser la vérité par lui-même. Cette exigence se base sur le principe suivant: la tradition, les conventions sociales, mais aussi la perception spontanée par les sens nous fournissent de la réalité des représentations qui peuvent nous tromper. Par

exemple, la tradition nous dit et nos sens nous font voir le monde comme si le soleil tournait autour de la terre. Pour atteindre la certitude, il faut donc les mettre en question et repartir à zéro afin de les vérifier par nous-mêmes, en usant seulement de notre raison: résultat, nous découvrons que c'est la terre qui tourne autour du soleil.

C'est ce principe du doute méthodique que radicalise le philosophe allemand Emmanuel Kant quand il dénonce le fait que la plupart des humains renoncent à se servir de leur entendement de manière autonome et préfèrent se laisser guider par un autre dans le cadre de la tradition (le prêtre, le professeur, le médecin etc.). Ils n'osent pas prendre le risque de penser par eux-mêmes et préfèrent paresseusement se laisser guider par les autorités. Cette méfiance vis-à-vis «de la conduite d'un autre» est particulièrement motivée par l'échec de la chrétienté à surmonter les guerres de religion. Le christianisme avait assuré l'unité de l'Europe occidentale, aujourd'hui c'est en son nom qu'elle se déchire! Expérience tragique d'où beaucoup concluent qu'il faut donc qu'un principe plus haut impose la paix, ce principe est rationnel. De là procède le début de la déchristianisation qui s'est tellement accélérée depuis.

Tout est discutable

Du doute méthodique de Descartes à l'audace de penser par soi-même d'Emmanuel Kant, on en arrive à une culture dans laquelle «tout est discutable», en ce sens qu'aucune vérité ne peut être tenue pour acquise «si elle n'a subi l'épreuve de la discussion et de l'argumentation.⁸» Tout devient discutable, ce principe a pour corollaire que tout peut être amélioré. Pourvu que l'on ne se satisfasse pas paresseusement du donné et que l'esprit critique demeure en éveil. Ce principe est proprement révolutionnaire et on ne finirait pas d'en évoquer les conséquences. Si j'en avais le temps, il ne serait pas très difficile de montrer que c'est de cette philosophie critique que procèdent en Europe occidentale, d'une part la naissance des revendications démocratiques et du respect des droits de l'homme», et, d'autre part, le développement sans précédent des connaissances scientifiques dont le résultat sera le développement économique impressionnant

7. Je m'inspire ici de l'ouvrage d'Antoine Vergote, *Modernité et Christianisme. Interrogations critiques réciproques*, le Cerf, PARIS 1999

8. P. Valadier, Chances du message chrétien, *Concilium* (244) 1992 p.147.

que l'Europe et l'Amérique du Nord ont connu au 19^e et au 20^e siècle et qui s'étend aujourd'hui au monde entier.

Les conditions de vie des populations en sont considérablement transformées en quelques siècles. Aujourd'hui les humains se trouvent munis de toutes sortes de « prothèses » qui compensent leurs faiblesses naturelles: grues et camions puissants, avions et automobiles, bombes et explosifs démultiplient leurs forces, tandis que la mémoire et la puissance de calculs des ordinateurs « externalisent » certaines de leurs opérations mentales. Au bout du compte, l'alliance entre les évolutions de la médecine et le développement des nanotechnologies annoncent l'apparition du « cyborg », un humain dont le corps se trouvera augmenté par une multitude de greffons technologiques qui en multiplieront les forces tout en ralentissant l'usure. Mais le futur est déjà là et nous ne nous en plaignons pas, comme le laisse entrevoir la généralisation de l'usage des prothèses auditives, des lunettes et autres implants.

C'est une mutation fabuleuse des conditions matérielles d'existence des humains, mais aussi de leurs possibilités d'accès à la culture et à l'exercice concret de leur liberté. Aujourd'hui, les conditions sont en principe réunies pour que l'immense majorité des humains sache lire, écrire et compter et soit en mesure d'accéder au patrimoine de la culture mondiale ; dans le même temps, l'aspiration au respect des droits humains et à la démocratie se généralise, ainsi que le recul d'une soumission aveugle aux autorités traditionnelles. Il n'y aura pas de retour en arrière. Partout dans le monde, le modèle occidental de développement exerce son pouvoir d'attraction. Personne ne veut retourner dans la hutte où on ne mange du riz qu'une fois

par jour, où une proportion considérable des enfants meurt en bas âge, tandis que les mettre au monde représente pour leurs mères un épisode à haut risque.

Mais ce développement se fait au prix de l'écrasement de toutes les médiations non rentables, de toutes les contraintes et les conventions reçues de la tradition. C'est ce que certains sociologues appellent le mouvement de la « détraditionnalisation ». Dans le monde occidental, le calendrier est massifié, aucun jour ne se distingue plus des autres pour rythmer la semaine ou l'année. Les milieux économiques s'efforcent par exemple d'obtenir la fin du repos dominical. Ce n'est pas par hostilité à la religion, mais dans le but de rentabiliser les investissements en faisant tourner les machines et les commerces 7 jours sur 7. Un autre aspect de cette « révolution culturelle », c'est l'apparition et la généralisation de l'individualisme. Dans la société moderne, tendanciellement du moins, l'individu n'appartient à personne, seulement à lui-même. « À chacun sa vie » comme on dit en français. Ma vie est à moi, donc aucune institution, aucun corps intermédiaire ne doit peser sur mes choix : ni la famille, ni le couple, ni le syndicat, ni le parti, ni les traditions. Naturellement, chacun est libre de se donner des appartenances, de s'engager dans des solidarités, mais c'est en vertu d'un choix personnel qui ne regarde que lui et qu'il peut remettre en cause à tout moment. En fin de compte, la tendance de notre société, c'est moi seul face à mes écrans : TV, ordinateur et smartphone. De là naît l'image de la foule solitaire, de la foule « câblée » ou branchée, ce qui signifie, au fond, une foule tenue « en laisse » et immédiatement reliée au système global. C'est la radicalisation et la généralisation de cette situation que l'on dénomme la postmodernité.



QUESTIONS & RÉPONSES

Pour nos communautés, être porteurs d'espérance, par nos témoignages, par nos rencontres, ce que l'on vit avec les jeunes et les adultes, c'est un engagement important, même dans la difficulté. On sait bien qu'aujourd'hui, les difficultés et les doutes ne manquent pas. Néanmoins, dans notre engagement mariste et notre engagement de foi, être porteur d'espérance est important.

Pour donner suite à l'article du Père GAGEY adressé à chaque participant pour préparer cette session, chacun est invité, pour un premier temps d'échange, à réagir, à poser des questions sur ce texte, à dire comment il a interpellé.

QUESTION

Vous décrivez l'évolution de notre société, de nos civilisations, en trois temps :

- Le temps de la tradition, jusqu'au XVII^e siècle. C'est le temps où la vérité est reçue par des instances traditionnelles qui peuvent être l'Église ou les Églises, éventuellement les États.
- La modernité, avec Descartes et Kant. C'est le temps où je suis, comme individu, capable, j'ai la liberté suffisante pour accéder aux vérités universelles par moi-même. C'est l'autonomie du sujet, capable, par la science, par la philosophie, d'accéder par lui-même à la vérité universelle.
- La post-modernité, fin du XX^e siècle. C'est le constat qu'on ne reviendra pas en arrière, qu'on ne reviendra pas à la tradition.

Il me semble que la post-modernité, c'est plutôt une crise de la modernité. L'individu, devenu l'individu roi, autonome, ne cherche plus à accéder à des vérités universelles, c'est-à-dire des vérités qui valent pour tous, mais revendiquent le pouvoir d'établir sa propre vérité. Selon moi, la post-modernité, ce serait de dire à chacun sa vérité. À partir de là, l'unité sociale explose. C'est le règne de ce que nous voyons grandir autour de nous, c'est-à-dire l'individualisme, le chacun pour soi, etc. Je crois que nous y sommes et cela explique comment des traditions islamо-coloniales, comme la gauche française, peuvent, dans ces versions radicales, par exemple, souscrire aux possibilités que oui, dans certaines civilisations, les femmes restent à la maison, pourquoi pas? Au nom des droits, on imposerait nos valeurs soi-disant universelles.

Les sciences sociales sont aujourd'hui critiquées de la modernité, de l'universalisme. Aujourd'hui, on se retrouve face à des personnes qui se soumettent

volontairement à des formes d'oppression, etc. Donc il y a un peu cette question sur la post-modernité. Dans votre article préparatoire à cette session, vous définissez la post-modernité comme étant le constat que la modernité ne pourrait pas revenir en arrière, revenir à la tradition. Je suis d'accord avec vous sur ce constat, mais je pense que la post-modernité, c'est l'explosion de l'idéal de la modernité.

Ma question, c'est celle-ci: Sommes-nous bien d'accord sur ce que signifie la post-modernité?

RÉPONSE

La post-modernité est bien la radicalisation de la modernité. La science continue de viser une certaine forme d'universalité, mais le véritable problème réside dans le triomphe de l'individualisme. De fait, au niveau des valeurs, l'individu revendique d'abord ses droits, et notamment son droit à ne pas être d'accord. L'individualisme n'est pas à prendre dans un sens moraliste. Être individualiste, ça ne veut pas dire être égoïste. Être individualiste, c'est ne pas être dépendant des structures sociales. C'est choisir librement ses engagements, qui ne découlent plus d'une obéissance à une norme collective ou religieuse. Cela traduit une époque marquée par la fin de l'obéissance et de l'appartenance imposée, illustrée par la culture populaire qui affirme la souveraineté de l'individu sur sa propre vie. Pour autant les individus post-modernes et individualistes peuvent être parfaitement généreux. Ils vont s'engager à Médecins Sans Frontières, ils vont s'engager au Secours populaire ou au Secours catholique, ils vont devenir professeurs dans l'Enseignement catholique, etc. Mais c'est leur choix. Ce n'est pas le destin fatal.

QUESTION

Ma première réaction est «Pourquoi espérer dans le contexte actuel?» L'Église s'est souvent battue face à une société imperméable aux valeurs que l'Église propose. Elle a évolué dans des sociétés souvent peu réceptives à son message, voire hostiles, comme durant la Réforme ou la Révolution française. Il y a eu des périodes également où l'Église était assez corrompue. C'est justement après la Révolution que les Maristes sont nés. Je travaille dans un établissement scolaire et de nombreux jeunes se déclarent spontanément athées, même des très jeunes de 9-10 ans. Ils disent que la religion ne les intéresse pas. Comment transmettre une espérance chrétienne dans un contexte d'indifférence religieuse?

RÉPONSE

On ne peut certainement pas considérer que la position générale de l'Église durant ces 2000 ans d'histoire soit que le monde, la réalité historique et sociale, sont mauvais. Une des caractéristiques de la foi chrétienne est qu'elle est à la fois ce qui nous rapproche et ce qui nous sépare des autres. Mais, nous avons toujours reconnu les grandes valeurs qui parcourent l'humanité.

Quand on parle de morale naturelle dans l'Église, que veut-on dire? On veut dire qu'il n'y a pas de morale chrétienne, car la morale chrétienne prétend être une morale rationnelle. Si nous sommes contre l'avortement, ce n'est pas au niveau de la réflexion à cause de l'Évangile, mais à cause d'une analyse sérieuse de la condition humaine. L'Évangile nous aide à accepter cette image, et nous aide à trouver les moyens d'en vivre. Pour autant, notre morale et notre éthique sont fondamentalement universelles. C'est ce que nous prétendons. Ainsi, nous sommes à la fois complètement partie prenante de la vie de cette société, et en même temps nous sommes, sur certains points et à l'occasion, en conflit avec cette société. Prenez l'exemple de l'Église et de la science. Même si un conflit a éclaté entre l'Église et la science, qui était d'abord un conflit de pouvoir, à partir du 19e siècle, c'est dans les universités, qui étaient des fondations d'Église, que la science s'est développée en Occident. Nous sommes donc en alliance avec les valeurs qui portent notre monde, avec les dynamiques intellectuelles et spirituelles qui portent notre monde, et en même temps, sur un certain nombre de points, et ça change pendant les époques, nous sommes en résistance et en opposition.

La foi chrétienne est ce qui nous rapproche, est ce qui nous sépare, en même temps. Et il ne faut jamais oublier l'un des deux termes. Si on oublie ce qui nous sépare, alors on dissout le christianisme dans une sorte d'humanisme sympathique. Si on oublie ce qui nous rapproche, on dissout le christianisme dans une sorte de sectarisme replié sur lui-même. Ainsi, la morale chrétienne se veut rationnelle et universelle, s'appuyant sur une éthique de la nature humaine plutôt que sur une simple obéissance à l'Évangile. L'Évangile vient ensuite éclairer et accompagner cette éthique rationnelle.

Dans le contexte culturel actuel, la foi chrétienne a perdu le prestige de l'évidence qui a été le sien pendant des siècles des chrétiens. L'athéisme contemporain n'est pas le même que celui du XIX^e siècle. C'est pour cela que j'essaie d'analyser notre

évolution sociale car si on ne comprend pas ce cadre spécifique de la situation actuelle, on sera incapable de faire des propositions qui atteignent leur but et on fera des propositions intemporelles qui restent sans effet réel. Il faut une analyse lucide du contexte actuel pour pouvoir formuler des propositions qui résonnent vraiment dans le monde d'aujourd'hui.

QUESTION

Dans votre texte, vous déclarez: «La modernité a remporté une victoire définitive sur la tradition en la dépouillant de son autorité indiscutable». Qu'appelez-vous «autorité indiscutable»?

RÉPONSE

Autrefois, si vous vous étiez un paysan, vous mettiez un fichu; si vous étiez un bourgeois, vous mettiez un chapeau. Il y avait ainsi des codes (qu'il s'agisse de cuisine, de vêtements ou de rôles sociaux) qui s'imposaient naturellement sans même faire l'objet d'une discussion ou d'une question. C'est ce que j'appelle l'autorité indiscutable. Nous sommes dans un monde où, aujourd'hui, il n'y a plus de règles qui s'imposent absolument. Ces règles sont devenues des objets de choix personnel. Certes, il y a des règles qui résistent à la vie conjugale, il y a des règles qui résistent aux rapports sociaux, et il y a des règles que, dans une société de tradition bien établie, on applique sans se poser de questions et sans les remettre en question. La modernité, c'est le droit de remettre en question, le droit de tout discuter.

L'évolution technologique illustre cette dynamique critique: les avancées de la modernité (montres, smartphones, médecine) sont dues à la remise en cause permanente et à la recherche d'amélioration. La possibilité de tout discuter engendre au niveau économique et scientifique des succès énormes auxquels personne n'est prêt à renoncer, même si cela peut se gérer avec d'autres dangers certains. De même, au niveau des conditions de vie individuelles, il y a eu une prise d'autonomie à laquelle on n'est pas prêt à renoncer. C'est en ce sens qu'on ne reviendra pas en arrière : avez-vous envie de retourner dans la hutte où l'on mange du miel, du riz, des patates une fois par jour? Avez-vous envie de revenir à l'époque où mettre un enfant au monde est pour la maman un danger énorme? Vous ne reviendrez pas en arrière parce que cela suppose d'être critique. Cette aptitude critique deviendra un problème pour les régimes autoritaires qui sont en train de s'installer à travers le monde. S'ils ne laissent pas libre cours à la discussion critique, leurs capacités économiques vont finir par sombrer.

QUESTION

Ce qui m'occupe beaucoup, c'est l'effet de cette situation sur les consciences des personnes, adultes comme jeunes. J'ai le souvenir précis d'une émission à la télévision, il y a de nombreuses années, où des sommités médicales scientifiques et des psychologues discutaient au sujet de l'avortement. L'avortement est-il si grave que cela ? Est-ce autorisé ou pas autorisé ? Les avis les plus contradictoires opposaient des personnes aussi réputées que savantes. Je me suis fait alors cette réflexion : Que croire ? Que penser ? Aujourd'hui, tout est mis en question. Où est la vérité ? Comment me faire mon jugement ? Beaucoup de personnes se retrouvent désorientées, sans repères, incapables de discerner où se trouve la vérité et à qui se fier. Comment cela nous interpelle-t-il, nous, Chrétiens ?

RÉPONSE

C'est le problème auquel nous sommes affrontés aujourd'hui. Nous ne pouvons plus nous appuyer sur le prestige de la tradition. Pendant longtemps, beaucoup de choses allaient de soi. Il suffisait de se laisser porter. Mais aujourd'hui, il ne suffit plus de se laisser porter. Quelle est notre capacité de proposition ? Ce sont les questions que nous avons à nous poser et nous savons tous que ce sont des questions dures, graves, parce que nous n'avons pas réponse à tout. Nous sommes dans un état de recherche. Je pense que c'est la situation de l'Église aujourd'hui. Quelle est notre capacité de proposition ? Vous prenez ce cas de l'avortement. Quelle est notre capacité à témoigner, non pas d'abord en discours mais en actes, en fait de vie. Ce n'est pas le discours dogmatique qui porte, mais l'exemplarité concrète : il s'agit de témoigner par des actes que vivre selon certaines valeurs chrétiennes (comme l'accueil de la vie) est source d'épanouissement.

QUESTION

Cette définition de la post-modernité comme droit à tout discuter me questionne sur cette qualité d'humilité, qu'elle soit individuelle. Comment dire aux gens qu'ils peuvent tout discuter mais atteindre la vérité seule en repartant de rien. Comment les mettre en démarche d'humilité dans cette quête qui est légitime et peut-être, par effet miroir, on pourrait dire que l'Église a peut-être aussi à montrer un visage d'humilité.

J'ai lu un livre qui posait en préambule : « Le Magistère a raison et vous avez tort ». Comment inviter les gens à être humbles dans leurs recherches si l'Église pose cet a priori-là ?

RÉPONSE

Nous avons un nouveau concept depuis quelques années : la synodalité. Sommes-nous capables de prendre la responsabilité de choix qui peuvent être risqués, expérimentaux ? Peut-on avoir la lucidité spirituelle qui permet de penser que, pour être fidèle à ce qu'on faisait autrefois, il ne faut pas faire autrement aujourd'hui ? Il y a un paradoxe que j'aime beaucoup, transmis par un de mes collègues de l'Institut Catholique : « Pour être fidèle à ce qu'on faisait autrefois, il faut parfois faire autrement aujourd'hui. » Ce à quoi je rajoutais : « Pour arriver à faire correctement ce qu'on a fait aujourd'hui il faut parfois s'inspirer d'autrefois ». Je pense que nous sommes dans cette époque où un magistère hautain et arrogant, qui dispense dans une langue parfois difficilement compréhensible, ce que nous sommes tenus de croire, c'est fini. Autrefois, c'était crédible, c'était dans un état de la société qui supportait cela. Aujourd'hui, non.

Notre pape actuel est beaucoup plus fraternel et nous invite à débattre. Il invite les clercs à renoncer à une certaine manière d'assurer leur autorité. Vient aujourd'hui le temps d'une Église à la fois confiante et modeste. Rappeler tout simplement qu'accéder à la communion ce n'est pas la récompense accordée au saint mais c'est le soutien apporté au pécheur. C'est une transformation formidable qui n'est pas le renoncement à toute exigence et le laisser-aller. Loin de là. Quand on se libère d'un certain nombre d'exigences en régime fraternel, c'est toujours pour obéir à une exigence plurielle. Ce changement est nécessaire, pour que l'Église reste fidèle à son message, tout en étant audible dans le monde contemporain. Il ne faut pas oublier cela.

QUESTION

Pourriez-vous préciser la différence entre les termes « déchristianisation », « sécularisation » et « exculturation » ?

RÉPONSE

La déchristianisation n'est pas un concept mais un constat. Cela veut dire que la foi dans le Christ perd en influence dans nos sociétés. C'est un phénomène observable dans toutes les sociétés modernes.

La sécularisation, c'est autre chose. C'est un concept qui décrit le fait que les fonctions sociales, longtemps exercées par l'Église, sont aujourd'hui assurées par la société civile. Autrefois, l'ensemble du système de santé était tenu par l'Église, non pas

parce qu'elle l'avait monopolisé mais parce qu'elle l'avait créé. Cela fait partie du génie créateur de l'Église d'avoir instauré un système de santé. Aujourd'hui, le système de santé se trouve largement sécularisé. Cette sécularisation prend aujourd'hui des proportions assez fondamentales puisque, par exemple, l'Église assurait la ritualisation des grands événements de l'existence humaine pendant des siècles. Aujourd'hui, cette ritualisation se trouve de plus en plus assurée par des sociétés séculières, à l'exemple des obsèques. C'est un moment poétique et spirituel.

L'exculturation, c'est la disparition progressive d'états de représentation, d'états de rythme (calendaire), qui étaient liés à la foi chrétienne. Aujourd'hui, un enfant de 10 ans ne comprend plus certaines références chrétiennes élémentaires, ce qui est le signe d'un effacement des repères partagés. Ce basculement se situe symboliquement en 1968, moment où de nombreuses «évidences» culturelles se sont effondrées

QUESTION

Vous évoquez des fonctionnements ecclésiaux moins décalés par rapport aux exigences de la culture contemporaine. Que signifie une Église «moins décalée»?

RÉPONSE

La notion de «décalage» est subjective. L'Église n'est pas si décalée que cela. Après avoir été professeur à l'Institut catholique pendant 30 ans, j'ai été curé en paroisse. La population était composée à 70% de migrants venus du sud, d'Afrique, du Sri Lanka, etc. J'ai rencontré des jeunes très dynamiques, qui font des adorations. Je n'ai pas été habitué à cette forme de piété et cela m'a questionné sur mes propres repères. En fait, ce n'est pas si décalé. Pendant des siècles, les gens savaient ce qu'on faisait en baptisant un enfant, en se mariant, en se faisant enterrer, et la préparation était assez simple: il fallait vérifier s'ils remplissaient les conditions pour recevoir le sacrement. Aujourd'hui, les sacrements sont demandés par des personnes qui ne partagent plus les présupposés culturels et spirituels, ce qui a supposé de réinventer les préparations sacramentelles. On ne peut plus présumer que les gens adhèrent ou comprennent ce qu'ils demandent: le langage, les gestes, les symboles doivent être explicités. L'Église doit se réinterroger en permanence sur la manière d'annoncer l'Évangile à des personnes culturellement étrangères à ses codes. Il faut en discuter et cela tombe bien car rien n'est indiscutable.

QUESTION

Dans votre texte, vous déclarez qu'avec l'IA et les écrans numériques, la foule est «tenue en laisse». Par qui ou par quoi exactement est-elle tenue?

RÉPONSE

Autrefois, on pouvait être tenu en laisse par les notables, par les seigneurs, par le système. Ces figures intermédiaires structuraient la vie sociale. Aujourd'hui, l'effacement de ces intermédiaires confronte directement l'individu aux grandes forces du système (médias, économie, technologie). Je pense qu'une des erreurs que nous faisons quand nous analysons la situation sociale, c'est de chercher des coupables. La question c'est, que veut dire être vraiment autonome et libre dans le contexte actuel? Avec tous nos appareils électroniques, est-ce qu'on se laisse asservir ou est-ce qu'on construit des chemins? Et si on construit des chemins, avec quels alliés? Se laisse-t-on écraser par un système qui écrase toutes les médiations? C'est ce que l'on reproche à tous les hommes politiques en France à un moment ou à un autre, de ne pas tenir compte des bons intermédiaires. Il s'agit d'inventer les nouveaux corps intermédiaires qui feront le poids.

QUESTION

Vous avez prononcé le mot de tabou. Il n'y a plus de tabou, avez-vous dit. C'est grave. Quelles sont les lois, les lois naturelles, qui peuvent encore nous servir de socle commun?. Je pense en particulier au tabou de l'inceste qui est un repère quasi universel. Je me demande si ces tabous, comme d'autres, sont en train de s'effriter et si l'Église n'a un mot à dire sur ce sujet?

RÉPONSE

Si cela concerne l'Église, cela concerne la société; si cela concerne la société, cela concerne l'Église. J'ai dit qu'il n'y a plus de tabou, je voulais dire qu'il n'y a plus de sujet tabou. On peut parler de tout, cela ne signifie pas qu'il n'y a plus de tabou, cela signifie qu'il n'y a plus d'interdit social. À ce sujet, vous noterez une évolution de notre société, même si elle se fait dans des conditions qui sont vraiment pénibles : la reconstruction du tabou de la pédophilie. Aujourd'hui, la pédophilie est interdite. Ce n'était pas le cas il y a 60 ans. Aujourd'hui, ce n'est plus tolérable, car on a déplacé le regard: on ne regarde plus du côté du coupable, mais de celui de la victime. Ce renversement de perspective, influencé par la psychanalyse et les sciences humaines, a permis une prise de conscience majeure.

QUESTION

Depuis l'an passé, on assiste à une explosion du nombre de demandes de baptêmes. Je ne sais pas si on peut en dire quelque chose. J'ai entendu aussi que le mercredi des Cendres, les églises étaient pleines. Comment pouvez-vous, ou pas, intégrer cela dans votre analyse et que pouvez-vous en dire ? Deuxième question : En tant que prêtre et puis aumônier dans un collège, je n'ai pas l'impression que l'ennemi de la foi, ce soit la recherche de la vérité par soi-même. J'ai plutôt l'impression que l'ennemi de la foi, c'est l'indifférence. Un jeune qui se dit athée et qui sait pourquoi il est athée, c'est très bien car cela permet un dialogue. Il y a quelque chose qui est en route, et Dieu peut lui parler. En revanche, l'indifférence ou le divertissement, nous coupent de la recherche de la vérité, N'est-ce pas là l'ennemi de la foi ?

RÉPONSE

Depuis 60-70 ans, tous les gens bien engagés dans l'Église scrutent les statistiques en quête d'une courbe qui, miraculièrement, remonte à la fin. Il est vrai que l'augmentation du nombre de jeunes qui vont dans les Églises, qui frappent à la porte, qui posent des questions, est un phénomène à prendre très au sérieux. Est-on capable de les accompagner dans la construction d'une foi un peu solide ? Je ne parle pas seulement de la dévotion personnelle, mais de la vraie connaissance biblique, des vrais points de vue d'une éthique chrétienne, de l'apprentissage de l'engagement au service des autres ? Ce n'est pas sûr. Nous n'avons pas en tête la figure du Catholique qui correspond à l'époque. Nous ne savons pas encore vraiment à quoi devrait ressembler le Chrétien d'aujourd'hui. Si plusieurs figures coexistent, il manque une vision d'ensemble.

Par rapport à la deuxième question, l'ennemi de la foi, c'est l'indifférence, et pas la recherche de la vérité par soi-même. Aujourd'hui, on est capable de rendre des gens addicts à la nicotine, au cannabis, mais on n'est plus si habiles à rendre la foi addictive. Comment susciter une foi qui passe de l'indifférence à la passion ? Est-ce que je fais une catéchèse qui permet à un jeune de dire avec une certaine crédibilité qu'il donnera sa vie au Christ ?

Enfin, Il ne faut pas oublier le souvenir –vécu ou transmis par d'autres – d'une Église perçue comme arrogante. Cela a été encore aggravé par les scandales récents (abus sexuels, silence, etc.). Ces blessures entachent profondément la crédibilité de l'Église, et il ne sert à rien de les nier. Elles expliquent en partie le désintérêt ou le rejet de certains.

QUESTION

Si le Christ est «le chemin, la vérité et la vie», comment vivre et transmettre cette vérité dans un monde dominé par le relativisme, sans compromettre la vérité éternelle du Christ ?

RÉPONSE

Il est le chemin, la vérité, la vie. C'est ce que nous croyons et c'est ce que nous vérifions. La vérité qu'il nous enseigne ne prend pas la figure d'un enseignement systématique. La révélation que Jésus nous apporte prend la forme d'un récit, ni d'un cours de philosophie ou de théologie. Un récit, c'est quelque chose qu'on ne connaît pas de façon objective et détachée et qu'on essaie de revivre, dont on veut saisir la puissance inspirante. On ne détient pas cette vérité comme on détient un savoir abstrait ; on la découvre en cheminant, en la vivant. La vérité de l'Évangile s'éprouve existentiellement. La deuxième chose, c'est que nous vivons dans une époque relativiste, où ne s'imposent que les vérités qui font leur preuve. Ce n'est pas une série d'actions qu'on déroule, mais ce sont des chemins de vie qu'il nous faut parcourir pour découvrir à quel point ils sont vrais, à quel point ils donnent la vie. Le relativisme, c'est l'époque où on peut tout dire et où seules les vérités qui ont fait leur preuve peuvent s'imposer. Mais il y a des vérités qui ne font pas leur preuve. Je pense que nous sommes entrés dans cette époque où il s'agit de vérifier que la vérité s'accomplit effectivement, que la vérité de l'Évangile n'est pas la vérité du catéchisme. Le catéchisme est très utile pour comprendre un certain nombre de choses, les mettre en perspective, mais le catéchisme ne suffit pas s'il n'y a pas le mouvement spirituel fondamental qu'il est censé venir éclairer. Il ne s'agit donc plus d'imposer des dogmes, mais de proposer des expériences de vie transformatrices où la vérité chrétienne se manifeste comme une source de sens.



INTERVENTION

Père Henry-Jérôme GAGEY



LA PERTE DES REPÈRES

Pour décrire la post-modernité, j'aime prendre une métaphore. Nous savons aujourd'hui que la Terre est ronde. La représentation symbolique de notre existence ne peut plus s'organiser selon un axe vertical opposant la Terre et le ciel. D'un côté, en bas, un sol ferme dans lequel il s'agit d'enfoncer une puissante racine afin de trouver les ressources pour nous élever là-haut, de l'autre côté, vers le ciel. Nous nous connaissons comme les habitants d'une biosphère, d'un écosystème en équilibre relativement stable mais en évolution constante, qui poursuit une course indéfinie à travers le cosmos. Tout est devenu mouvant aujourd'hui. Tout bouge. Il n'y a plus de point de repère sur lequel se repérer puisque même le soleil se déplace. Nous savons que nous avons perdu nos racines.

Quand on parle de racines, on nourrit l'espérance de les retrouver. Cependant, aujourd'hui, c'est l'image même des racines qui a perdu sa force, comme le montre la généralisation des migrations à travers le monde. Au séminaire, on voyait arriver des jeunes hommes qui ne savaient pas de quelle biosphère ils étaient. Ils étaient venus là, leurs parents avaient déménagé, ils avaient entrepris leurs études à un endroit puis à un autre, puis ils avaient commencé une vie professionnelle dans un

quatrième. D'où suis-je ? Nous sommes devenus flottants. C'est le premier thème de nos conditions d'existence. Les vraies racines sont spirituelles, elles ne sont plus géologiques.

Le tournant marquant est l'apparition de la question écologique. Jadis, quand j'étais encore enfant dans les années 50, la nature semblait nous fournir indéfiniment les ressources les plus basiques pour vivre. Aujourd'hui, c'est à nous de la protéger. C'est une idée que je n'avais pas à l'époque, alors qu'elle est partagée aujourd'hui par tous les enfants. C'est terrible. Le maintien des grands équilibres biologiques, la survie des espèces menacées, la régénération de l'air et de l'eau dépendent désormais de politiques consciemment réfléchies, décidées et mises en œuvre. Vous voulez avoir une Méditerranée propre ? Cela dépend de vos décisions politiques. Si vous ne les prenez pas, la Méditerranée va continuer de se polluer. Ce qui nous portait, nous avons aujourd'hui à le protéger. L'avenir de la planète, la survie des espèces, les formes sociales de réalisation de la différence sexuelle dépendent désormais des décisions réfléchies de la communauté humaine. Il y a là quelque chose de vertigineux à cela, et les enfants en ont conscience aujourd'hui. Ils ont grandi dans ce cadre-là. Nous faisons tous la découverte troublante que jusque dans les comportements les plus fondamentaux d'une existence, il n'est plus possible de se reposer sur quelques évidences stables. Sur le fait que c'est comme ça et pas autrement. Aujourd'hui, on ne peut plus dire « c'est comme ça et pas autrement ». Tout est discutable.

Comme le dit le philosophe et historien français Marcel Gauchet, je le cite : « *Le déclin de la tradition se paie en difficulté d'être soi* ». La société d'après la religion, et plus largement d'après la tradition, est une société psychiquement épuisante pour les individus, avec le poids du choix permanent. Les questions existentielles les plus fondamentales - Pourquoi suis-je là ? Que faire de ma vie ? - ne trouvent plus de réponse dans l'ordre social ou religieux, mais exigent un effort intérieur. Nous sommes tous intensément responsables de nos vies aujourd'hui. Cette responsabilité individuelle est plus aiguë qu'avant, y compris dans des domaines jadis évidents, comme le couple ou la parentalité. Le développement d'esprits critiques affaiblit l'influence des traditions religieuses, qui perdent leur autorité sur les populations et l'individu découvre que son engagement dans l'existence ne peut plus se faire aveuglément, dans un simple mouvement de docilité aux conventions sociales.

Il doit désormais, cet engagement, se faire sous le mode du choix résolu : il faut y croire pour vivre. Dans le contexte de la crise généralisée du principe de tradition, l'individu post-moderne se trouve confronté à une paradoxale expérience : bien que les traditions se soient affaiblies, les individus n'ont d'autre choix que de croire - « il faut y croire » - pour persévéérer dans la vie. Chacun doit désormais aller chercher au plus profond de lui-même la ressource de poser des actes responsables. Autrefois, on pouvait vivre et accomplir sa destinée en se laissant porter par le courant. Aujourd'hui, il faut se décider, alors que rien ne nous retient. Pour mes arrière-grands-parents, la stabilité de leur couple allait de soi, même s'ils n'étaient pas assurés d'être un couple heureux. Mais la tradition les tenait. Aujourd'hui, presque chaque matin, les jeunes couples doivent décider à nouveau de rester ensemble. Ce n'est pas leur mariage qui les porte, ce sont eux qui portent leur mariage. Vous voyez la nuance ?

LA NOUVELLE ÉVANGÉLISATION : UNE RÉPONSE À « COMMENT VIVRE ? »

La foi chrétienne peut-elle être cette sagesse salvatrice dont le monde contemporain a besoin ? C'est à mon avis le vrai enjeu de ce qu'on a appelé la « nouvelle évangélisation ». Nous sommes en capacité de proposer à nos contemporains des chemins de sagesse qui rendent la vie moins fatigante, une « nouvelle évangélisation », non comme une répétition du passé, mais comme une proposition de sens répondant à l'épuisement contemporain.

Selon les mots du pape Benoît XVI (Joseph Ratzinger), évangéliser, c'est offrir une réponse convaincante à la question « Comment vivre ? ». C'est devenu une question tellement angoissante dans nos sociétés postmodernes, où vivre est devenu tellement fatigant, où plus rien ne va de soi, où les anciennes évidences sur lesquelles nous nous appuyions semblent s'être dissoutes. Si on lit de près les textes du synode sur la nouvelle évangélisation, on découvre que la nouvelle évangélisation ne constitue pas un ensemble de recettes pastorales miracles censées favoriser le retour à l'Église de son père, de ceux qui l'ont quitté en misant sur la restauration d'un catholicisme purement dévotionnel. Elle n'est pas davantage une revanche sur les abus commis par les générations précédentes. Elle n'est pas non plus une opération de reconquête, un retour au passé considéré comme un paradis perdu. Il s'agit de trouver de nouvelles manières d'être Église, qui correspondent à la culture contemporaine. Est-on

capable de vivre en église d'une manière vraiment contemporaine ?

Il faut que l'Église réalise des formes de communautés chrétiennes capables d'articuler rigoureusement les œuvres fondamentales de la vie de foi que sont la charité, le témoignage, l'annonce, la célébration, l'écoute et le partage. C'est ce que décrit très bien *Le Directoire général pour la catéchèse*. Il faut concevoir l'évangélisation comme le processus à travers lequel l'église, par l'esprit, annonce l'évangile dans le monde en suivant une logique de réflexion, une logique que la réflexion du Magistère a synthétisée ainsi : « *Animée par la charité, [l'Église] imprègne et transforme tout l'ordre temporel en assumant et en renouvelant les cultures. Elle témoigne parmi les peuples de la nouvelle manière d'être et de vivre qui est caractérisée par les Chrétiens. Elle proclame explicitement l'Évangile au moyen de la première annonce. Elle initie à la foi et à la vie chrétienne par la catéchèse les sacrements d'initiation, ceux qui se convertissent à Jésus-Christ ou ceux qui recommencent à marcher à sa suite en incorporant les uns et les autres dans la communauté. Elle ne cesse de promouvoir la mission, en envoyant tous les disciples du Christ annoncer l'Évangile, en paroles et en œuvres, dans le monde entier.* »

C'est un acte complexe, ce n'est pas un acte simple. Selon ce texte et bien d'autres, le premier but de la nouvelle évangélisation n'est pas de faire des conventions, mais la capacité de l'Église à être présence d'évangile qui communique la vie. Évangéliser, c'est communiquer la vie, pas simplement une doctrine. Certes, cette vie qu'on communique est bien formalisée par la doctrine, mais il faut que la doctrine devienne événement pour que quelque chose se passe. Évangéliser, en d'autres termes, comme le pape François dans *Evangelii Gaudium*, c'est rendre présent dans le monde le royaume de Dieu : être une Église en sortie, qui comporte deux aspects indissociables, être une église où nous prenons soin les uns des autres. Ce qui montrera à tous les hommes que vous êtes mes disciples, c'est l'amour que vous aurez les uns pour les autres.

D'autre part, c'est être une Église dont les membres prennent soin de ceux qu'ils rencontrent ou auxquels ils sont envoyés, à la manière de Jésus, ainsi décrit par Pierre dans le discours chez Corneille dans les Actes : « *Là où il passait, il faisait le bien, il guérissait tous ceux qui étaient sous le pouvoir du diable, car Dieu était avec lui.* » Dans

notre imaginaire, la figure de l'évangéliste, c'est celle de Paul à Athènes, qui essaie de combattre. Personnellement, j'aime bien aussi cette définition de l'évangéliste par Pierre dans le discours à Corneille: «*Là où il passait, il faisait le bien, il guérissait tous ceux qui étaient sous le pouvoir du diable, car Dieu était avec lui*». D'où ma question: dans notre monde post-moderne, quels sont les démons dont la vie en Christ nous libère et contre lesquels elle nous protège ? Vous connaissez la fameuse phrase de Baudelaire, «*La plus grande ruse du diable, c'est de faire croire qu'il n'existe pas.*» Cette ruse prend un tour particulier quand elle nous explique que le diable, la possession par le diable, c'est l'équivalent de crise d'épilepsie. Non, c'est beaucoup plus profond que ça. Les mauvais esprits qui nous possèdent, c'est la haine, c'est le désir de vengeance, c'est la jalousie, c'est l'envie. Là sont les signes les plus graves de la possession. Et comment la rencontre du Christ par son Église nous en libère ? Est-ce que l'Évangile nous libère des mauvais esprits. J'ai toujours été frappé dans les récits de conversion à l'islam ou de reprise d'un Islam sérieux par des jeunes musulmans par le fait que cela passait par l'arrêt de la drogue ou quelque chose comme ça. Est-ce que dans nos communautés on écoute, on reçoit une parole, on est touché par une main qui nous libère des vrais mauvais esprits qui minent nos existences ?

Pour répondre à ces questions, je reviens sur ce que je disais au début de cette intervention sur le fait qu'il faut y croire pour vivre. C'est l'expérience la plus généralement partagée. D'où la multitude des émissions dans lesquelles on invite des gens à raconter leur vie pour qu'ils nous disent comment ils arrivaient à y croire, comment ils ont traversé les épreuves.

ÉVANGÉLISER : COMMUNIQUER LA VIE

Dans ce contexte, la première mission des porteurs de l'Évangile est sans doute de reconnaître et de réveiller cette simple foi humaine qui nous permet de nous engager dans la vie en nourrissant la rencontre de l'autre. Mais croire dans la vie, c'est difficile. Cette simple foi humaine qu'il faut avoir pour vivre, qu'on soit musulmans chrétien, juif, athée. Les jeunes athées ont une foi dans la vie qui s'accroche quand même, ils ne laissent pas tout tomber. Cette foi dans la vie, il faut la reconnaître pour l'épauler, pour la célébrer, pour la convertir.

Notre première ressource dans ce sens se trouve dans la lecture des Écritures, parce qu'elles sont une école pour apprendre à croire dans la vie,

pour apprendre à affronter les preuves du vide. On oublie que dans l'Ancien Testament, Israël passe son temps à se battre avec Dieu, à s'affronter avec Lui. «Pourquoi ne nous aides-tu pas ?» C'est dans ce mouvement-là qu'Israël découvre qu'il a lui-même à se convertir. Apprendre à croire. Apprendre à faire confiance dans le futur quand on a l'impression que le sol se dérobe sous nos pas. Vivre l'Écriture comme une bonne médecine, qui nous aide à mieux comprendre les drames dans lesquels nous sommes plongés et comment les traverser, les dépasser.

Nous nous demandons parfois, ou d'autres nous demandent, ce que la foi apporte. Est-ce qu'elle apporte des résultats ? Les résultats essentiels ne sont pas seulement des convictions sur le sens de la vie. C'est en même temps un travail pour purifier notre manière de nous engager dans la vie, pour purifier notre manière de croire dans la vie et d'être fidèle à l'appel de l'amour. Nous croyons dans l'amour. Nous savons tous qu'il est ce qui donne sa beauté et sa grandeur à une vie. Et si nous y croyons, ce n'est pas nécessairement parce que nous sommes catholiques ou plus largement chrétiens. Nous connaissons tous des personnes appartenant à d'autres confessions chrétiennes, à d'autres religions, ou même sans religion, qui croient en l'amour. Mais est-ce qu'on y croit bien ? Est-ce qu'on ne sait pas qu'on peut aimer mal, qu'on peut aimer à mort, d'un amour qui étouffe l'autre et qui le détruit ? Nos amours de l'autre peuvent être perverties, tordues. La vie chrétienne est une vie travaillée par la Parole qui essaye de nous apprendre à aimer bien, en vérité, en plaçant sous nos yeux l'image de l'amour dont Jésus nous a aimés. Voilà pourquoi, plutôt que de nous appeler des croyants, je préfère nous appeler des disciples. C'est plus riche, parce que cela ne met pas l'accent exclusivement sur la dimension des idées, des vérités abstraites, y compris sur la manière de vivre, les attitudes d'apprendre pour vivre.

«Disciple» vient de «Discipliner». La question est de se laisser discipliner par le Christ. Un bon exemple est donné par le récit de la marche de Pierre sur les eaux. Il nous présente Pierre qui demande: «*Seigneur, si c'est toi, ordonne que je vienne vers toi en marchant sur les eaux*». Jésus lui dit: «*Viens !*» Pierre descendit de la barque et marcha sur les eaux pour aller vers Jésus. Mais, voyant la force du vent, il eut peur et, comme il commençait à enfoncer, il cria: «*Seigneur, sauve-moi !*» Aussitôt, Jésus étendit la main, le saisit et lui dit: «*Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?*»

C'est après cet événement que Pierre et les autres apôtres peuvent reconnaître Jésus pour qui il est et lui dire: «*Vraiment, tu es le Fils de Dieu !*». J'aime beaucoup cette parabole parce qu'elle me paraît tellement adaptée à la description de l'individu post-moderne. Il marche sur les eaux, à l'appel de la parole et puis, par moments il doute et il dit: «*Seigneur, viens à mon secours.*» C'est une belle description de notre situation aujourd'hui. Vivre, c'est s'élancer sans appui, sans rien de ferme sous les pieds, à l'appel de la Parole. Cela correspond bien à l'expérience des jeunes qui osent s'engager dans le mariage et qui osent faire des enfants.

S'élancer est un choix, pas une convention. Cela correspond à l'expérience de ceux qui vont plein d'espérance à la rencontre des plus pauvres, de ceux qui pardonnent à ceux qui leur ont fait du mal, de ceux qui croient en la lumière malgré la nuit. Il faut y croire. Et parfois le cœur défaille. Quelle parole, quel moment passé au pied de la croix, quelle vie communautaire ont été pour moi jadis et seront sans doute pour moi demain, la main qui se tend et qui m'empêchera de couler.

C'est pourquoi une des tâches importantes pour la théologie aujourd'hui, c'est de retrouver une lecture profonde et chaude de la Bible. S'appuyer sur une expérience profonde et chaude de la liturgie permettra à chacun de regarder sa vie en face, de regarder l'abîme sans perdre cœur. Personnellement, je ne supporte plus les messes où on dit aux gens: «*Engagez-vous ! Engagez-vous !*». J'ai besoin de poser mes valises. C'est pour cela qu'il faut un climat religieux assez doux. C'est pour cela que j'ai besoin de temps de silence. C'est pour cela également que j'ai besoin de temps de louange pour me dynamiser. Pense-t-on assez que nos événements liturgiques, l'Eucharistie ou bien d'autres, sont des événements qui doivent me permettre de poser les valises avant de songer à me changer le cœur? Changer mon cœur, c'est tellement difficile. Regardez ce que fait Zachée. Il lui a dit, «*Descendre ton arbre, je vais aller manger chez toi*». Et c'est seulement après que Zachée peut changer, parce qu'il a fait cette expérience d'être accepté, malgré tout, tout ce qui enténèbre sa réputation. Il nous faut donc retrouver une étude profonde et chaude des Écritures, qui n'en masque pas le caractère abrasif, questionnant, qui ne masque pas les passages où le peuple exprime ses doutes, ses incompréhensions vis-à-vis de Dieu et me prête ses mots pour exprimer mes propres doutes, mes propres difficultés avec Dieu. Il y a des moments où je rencontre des difficultés avec Dieu, tous les jours... Quand ma mère est morte, mon

père me disait, j'ai un problème avec Dieu. Donc première mission, reconnaître, consolider, célébrer la simple foi humaine qu'il faut pour faire son métier de femme ou son métier d'homme.

INVENTER LA SOCIÉTÉ POST-TRADITIONNELLE

Un aspect qui me paraît de plus en plus important, c'est notre responsabilité partagée pour contribuer à inventer la société. Nous entrons en effet dans une nouvelle culture mondiale fondamentalement détraditionalisée et individualiste. Comme je le disais, pas au sens moral du terme, alors confondu avec égoïsme, mais au sens où l'individu ne reçoit plus son identité en fonction de son appartenance à une tradition stable mais en fonction des choix qu'il opère, au sein d'une multitude de propositions dont aucune ne s'impose impérativement. Nous devons nous construire, nous devons être les auteurs de notre vie, face à une multitude de propositions dont aucune ne peut s'imposer de manière invincible. Désormais tout se discute, on l'a assez dit, tout peut être amélioré.

Les trésors de savoir-vivre accumulés par les grandes traditions ont volé en éclats. D'où la thèse généralisée de la constitution des identités individuelles. Comme on peut le voir avec les débats en cours aujourd'hui en ce qui concerne le début et la fin de vie, la précarité des unions conjugales, la multiplication des unions entre personnes du même sexe. Sur toutes ces questions, et sur bien d'autres, le problème de savoir comment vivre devient pressant. C'est notre manière d'être humain qui est en question et qui est à réinventer. Nous sommes face à ce qu'on peut appeler une pliure civilisationnelle. Pliure, cela veut dire que lorsqu'on a plié une feuille de papier, on ne la remet plus jamais comme avant. Et on ne reviendra jamais au bon vieux monde de la tradition. Dans ce cas, comment vivre? Comment inventer de nouveaux arts de vivre? Et comment en témoigner?

J'ai lu à ce propos un livre intéressant: *Consuming religion*. Consommer la religion pour accréter mes pratiques dans une culture de la consommation. C'est un jeune théologien américain, Vince Miller, qui l'a écrit et qui décrit comment la culture de consommation a envahi nos sociétés sans que les critiques insistantes qui lui sont adressées depuis des décennies ne portent plus. Depuis des années, on dénonce la culture de consommation, on dénonce la société de consommation, mais sans résultat. L'analyse que fait Vince Miller, c'est que ces critiques dénoncent la culture de consommation comme une idéologie à laquelle les humains adhéraient. Or,

selon lui, la culture de la consommation n'est pas d'abord une idéologie à laquelle on adhérerait ou non, ni un ensemble de grands principes moraux auxquels on se soumettrait ou non. Non, elle est produite par des pratiques matérielles, sociales. Elle construit notre société de telle sorte qu'on ait aujourd'hui des consommateurs. Il décrit de façon intéressante comment aux États-Unis, puisqu'il est américain, on est passé d'une époque où la plupart des individus produisaient l'essentiel de ce qui leur était nécessaire pour vivre - on cousait les vêtements dans les vêtements, on construisait les maisons dont on avait besoin, on fabriquait les instruments de musique dont on avait besoin - à une culture où on l'achète désormais tout cela. J'ai connu la période où ma grand-mère attendait la publication des patrons dans Femmes Actuelles pour préparer les vêtements qui règnent. J'ai connu l'époque où on tricotait réellement pour avoir les vêtements. Aujourd'hui, les gens qui tricotent, c'est pour rire, cela les amuse. Pour habiller les enfants, on continue d'aller chez C&A. On voit aujourd'hui que même pour se nourrir, on consomme des plats préparés. On y rajoute son petit truc à soi pour montrer qu'on a encore des mains. Ce sont des pratiques sociales qui nous fabriquent, d'où l'inefficacité des appels éthiques, moraux, à résister à l'idéologie ou à l'idolâtrie de la culture de consommation. Si la culture de consommation est un processus de formation des individus, il ne suffit pas de lui opposer des protestations indignées, il faut lui opposer des pratiques sociales alternatives engageant un autre rapport aux choses et permettant de faire émerger de nouvelles manières d'être humain.

C'est ce que montre également, d'une manière intéressante, un autre auteur américain, Rodney Starck dont les références sont données là, un sociologue américain des religions, qui réfléchit aux raisons de ce qu'il appelle *L'essor du christianisme*. C'est le titre d'un de ses livres en traduction française. Il montre que lorsque les premiers Chrétiens, en s'appuyant sur le réseau des synagogues hellénistiques et sur la diaspora, entreprirent de répandre l'Évangile, ils ne le firent pas en tentant de donner la force de la loi aux normes qu'ils tenaient pour sages et raisonnables, et donc naturelles. Ils n'ont pas cherché à imposer à l'État romain leur vision du monde. Ils ont mis en œuvre des pratiques sociales inventives, qui donnaient à leur vision humaine une forme de réalisation concrète et efficiente. Il en donne un exemple parmi d'autres, qui est intéressant: L'attitude de la nouvelle religion à l'égard des femmes qui les protégeaient contre les abus dont elles étaient victimes dans le cadre du

paganisme. Cela passait, d'une part, par l'interdit chez les Chrétiens de l'infanticide des petites filles, ce qui était alors fréquent dans une société qui valorisait une descendance masculine, comme c'est encore le cas dans certaines contrées de l'Extrême-Orient. Cela passait par le refus de l'avortement qui constituait alors une véritable boucherie pour celles qui le subissaient. Cela passait également par la compassion et la solidarité dont faisaient preuve les Chrétiens à l'égard des populations victimes des grandes épidémies qui ravagèrent l'empire romain à la fin du 2^e siècle et au début du 3^e. Une attitude dont Starck souligne qu'elle était étrangère à la moralité du paganisme dominant. En cas d'épidémie, les Chrétiens restaient, prenaient soin des gens qui étaient atteints par la maladie et souvent ils mourraient avec eux. À force, ils ont développé une résistance au virus, et donc ils ont été en meilleure forme pour les défendre.

L'ÉGLISE : LABORATOIRE DE RENOUVEAU

Cela dessine une voie pour imaginer notre mission aujourd'hui: s'engager dans l'invention et la mise en place de pratiques sociales innovantes, sans rêver avec nostalgie à l'époque où l'Église était au contrôle de la société. Il se trouve que cela a produit ses fruits ambigus, pas tous négatifs. Aujourd'hui, nous entrons dans une autre époque où l'Église doit être inspirante, où elle ne peut plus rêver de contrôler. L'urgence, aujourd'hui, est de contribuer à réinventer des savoir-vivre dans les domaines les plus fondamentaux de l'existence (vie de couple, éducation des enfants, consommation des biens). Dans tous ces domaines, nous sommes un peu perdus, témoins de véritables catastrophes, qui ne sont pas simplement causées par des défaillances personnelles. Si dans les grandes villes en France, une nouvelle union conjugale se défait, ce n'est pas d'abord parce que nos contemporains seraient devenus des hédonistes vicieux qui ne pensent qu'à leur plaisir. Les raisons en sont culturelles, collectives, liées à la transformation de nos conditions d'existence, aux pressions qui s'exercent sur nous dans les domaines des conditions de travail, de logement, d'accès aux nouvelles technologies.

Voilà pourquoi faire la morale ne suffit pas. Cela ne suffit pas de proposer un approfondissement spirituel sur le sens de la fidélité. Il faut aussi créer les conditions pour rendre la fidélité possible, moins difficile. Il y a des pratiques nouvelles à inventer et à mettre sur pied pour ceux qui se lancent dans l'aventure du mariage, de la paternité et de la maternité, afin de donner consistance à

l'union conjugale et à la responsabilité parentale. Elles ont été tellement bouleversées et en même temps idéalisées, qu'on peut trouver des chemins.

Comment résister à la fureur du consommer plus, qui finit par broyer tant de personnes ? Face à cela, il importe d'inventer des formes de consommation, des formes de vie plus sobre. Mais il ne suffit pas de crier toujours moins pour résister au toujours plus. Il ne suffit pas de faire la morale. Bien sûr, nous sommes pour partie les complices de cette culture de consommation dont nous repérons bien les affaires néfastes dans nos propres existences personnelles. Mais il s'agit bien plus que de choix individuels. Ce sont des choix collectifs, d'une structuration de la société qui nous déborde. Pour lutter contre le toujours plus, il faut proposer de consommer mieux, inventer de nouvelles pratiques sociales, qui n'essayent pas d'imposer les comportements, mais qui essayent de les réaliser de façon exemplaire. On n'insistera jamais assez sur le rôle qu'a tenu, par exemple, le Secours catholique fondé par Monseigneur Rodhain. Rodhain disait : «*Je n'ai pas beaucoup d'argent, j'essaie d'inventer des solutions*». Si ça marche, ça prendra. Et il a transformé le monde. Il a donné à la notion de solidarité tout son sens. Il ne faut pas d'imposer de manière arrogante, mais de faire exister comme une proposition séduisante.

Je vais vous donner deux exemples contrastés, qui ont pris de larges places dans le débat public ces dernières années, qui sont celles du mariage pour tous et de la promotion des soins palliatifs. Un des problèmes de la promotion du mariage pour tous a été d'essayer d'imposer et cela a créé des tensions très dures. Un contre-exemple, que je

trouve très intéressant, est celui du soin palliatif. Les soins palliatifs ont été inventés par une femme anglicane en Angleterre, parce qu'elle avait, dans son existence, été confrontée à trop de cataclysmes et insupportables. Elle s'est donc mise au travail, en regroupant d'autres intelligences que la sienne pour réfléchir à la question. Ils ont cherché des techniques pour atténuer la souffrance. Par la suite, cela s'est un peu répandu, en France en particulier, par des congrégations religieuses qui ont mis en place des structures hospitalières de soins palliatifs, comme les Xavières. C'est devenu maintenant un objectif de la société globale de favoriser le soin palliatif.

À mon avis, c'est davantage la route à suivre, plutôt que la protestation contre l'euthanasie, même si je n'ai pas la moindre sympathie pour l'euthanasie. Ce n'est pas la question. Aujourd'hui, que sommes-nous capables de proposer comme pratiques alternatives ? Cela fait partie de nos questions. Dans quelles mesures, vos établissements d'enseignement, sont-ils réellement des pratiques alternatives qui proposent d'autres chemins d'éducation, de formation et d'instruction pour des enfants, qui ne sont pas tous issus des classes favorisées ?

L'invention de nouvelles pratiques sociales, c'est la voie longue, mais il n'y en a pas pour tout. Si cela est vrai, nous devons apprendre à considérer l'Église non plus comme la gardienne d'un ordre menacé, mais comme un espace où sur les décombres des traditions effondrées, s'invente, à l'écoute de la parole évangélique, l'invention de nouveaux arbres. Il me semble que c'est le génie du pape François qui nous a lancés dans cette direction.



LA RESPONSABILITÉ EDUCATIVE LORS DE L'ENTRETIEN D'INSCRIPTION

Philippe REVELLO

Prefet au lycée Sainte-Marie-Mérieux

Dans les établissements scolaires catholiques, la démarche d'inscription n'est pas une formalité administrative mais l'entrée dans une alliance éducative qui engage l'établissement à accompagner les jeunes au-delà des années de lycée, en anticipant leurs besoins, leur parcours, leur développement personnel. C'est pourquoi cet entretien constitue un levier essentiel pour évaluer, comprendre et préparer le chemin éducatif à venir.

Un accueil particulier est mis en place au lycée Sainte-Marie-Mérieux. Dans un premier temps, le directeur, Didier Tourrette, joue un rôle clé dans la première rencontre avec les familles. Il organise des réunions plénières, réunissant une quinzaine de familles à la fois, notamment celles dont les enfants sont en classe de 3e. Ces réunions peuvent durer jusqu'à deux heures, au cours desquelles Didier Tourrette présente l'établissement et ses spécificités, notamment pour les familles issues du public qui ne connaissent pas encore l'enseignement catholique. Cette présentation collective constitue une phase d'information essentielle. Elle permet de préparer efficacement le terrain pour les entretiens individuels qui suivent, menés par les préfets. Cet effort préalable rend les entretiens beaucoup plus fluides car les familles arrivent déjà bien informées. Quand une famille n'a pas assisté aux portes ouvertes, une visite de l'établissement prolonge parfois la session, ce qui peut durer jusqu'à trois heures.

Dans un second temps, le préfet demande à l'élève, qui fait avec ses parents la démarche d'inscription, de préparer un travail écrit en amont de l'entretien. Ce travail, à mi-chemin entre une introspection personnelle et un support de dialogue, permet de dépasser la traditionnelle lettre de motivation souvent rédigée -voire dictée- par les parents. À travers ce document, c'est la voix de l'élève qui émerge. Ce questionnaire a été conçu par un professeur de français du lycée Saint-Vincent à Senlis, David Stratos. Il a été retravaillé pour en faire un outil central des entretiens car il est important de laisser l'élève s'exprimer directement, qu'il soit placé au cœur des échanges et des questions, afin d'évaluer ses motivations réelles:

- Quelles sont vos matières préférées ? (essayez d'en expliquer les raisons)
- Quels sont vos points forts dans le domaine scolaire ? (rapidité, efficacité, mémoire...)
- Quels sont vos points de fragilité dans le domaine scolaire ? (lenteur, difficultés de prise de notes...)
- Quels sont vos points forts dans le domaine extrascolaire ? (sport, activités personnelles...)
- Quels sont vos centres d'intérêt ?
- Quelles sont vos expériences ? (stages, voyages, échanges linguistiques, engagement citoyen...)
- Comment imaginez-vous les conditions d'exercice de votre futur métier ? (à l'extérieur, en équipe...)
- Quelles sont les spécialités dont l'intitulé vous attire ? (4 au choix) :
Numérique et sc. informatiques - Humanités, littérature et philosophie - Sc. économiques et sociales - Histoire géographie, géopolitique et sciences politiques - Sc. de gestion et numérique - Langues, littératures et cultures étrangères - Sc. de la vie et de la terre - Mathématiques - Sc. de l'Ingénieur - Arts - Droit/Gestion/Economie - Sc. Physiques et Chimiques

Philippe Révello prend connaissance des réponses de l'élève lors de l'entretien. Cela permet une lecture partagée, souvent révélatrice, et une spontanéité dans l'échange. Il faut veiller à ce que le questionnaire ne soit pas contrôlé ou modifié par les parents car cela garantit une parole authentique de l'élève. Il s'agit de découvrir l'élève dans sa vérité, à travers ses propres mots, ses choix et ses hésitations. Ce questionnaire permet de mieux cerner l'élève car il ne s'agit pas se fier uniquement aux résultats scolaires mais de percevoir ce qu'un jeune « porte en lui » : son potentiel, sa motivation, ses intérêts et ses ressources personnelles. Les questions permettent également d'explorer le projet d'avenir et l'orientation, l'objectif étant d'amener l'élève à se projeter dans une trajectoire, même floue, qui servira de base de discussion avec le professeur principal dès l'entrée en seconde.

L'entretien devient un espace de reconnaissance, l'entrée dans une communauté éducative fondée sur l'écoute, l'exigence et l'accompagnement. C'est l'engagement mariste. L'élève est accueilli tel qu'il est, l'établissement s'engage à le reconnaître, le respecter et l'accompagner. « Être mariste, c'est avoir confiance, sourire, et avoir l'œil qui pétille. » Cette manière d'entrer en relation avec la famille et le jeune constitue une forme contemporaine d'« annonce », au sens évangélique du terme.

MARISTES EN ÉDUCATION

Brigitte COFFIN

Modératrice de Maristes en éducation



Lors de la dernière Assemblée Générale, il y a deux ans, Assemblée Générale extraordinaire, j'avais conclu mon propos par quatre réflexions.

Notre monde n'est pas pire que celui des siècles précédents. Ce n'était pas mieux avant... Ce qu'a dit le père Gagey dans cette session nous incite à l'entendre. Le père Colin disait avant moi, quoi qu'il en soit, c'est cette terre qu'il faut travailler. Quoi qu'il en soit, nous sommes dans ce monde-là.

Nous avons à faire vivre le Christ dans nos établissements, même en tant que laïcs, surtout en tant que laïcs. Nous sommes pour la plupart baptisés, donc à ce titre, prêtres, prophètes et rois. Cela rejoint parfaitement les préconisations de Vatican II. C'est dans notre dimension de laïc de faire vivre la spiritualité dans nos établissements.

La montagne à gravir est haute, impressionnante, mais les Pères maristes sont là pour nous accompagner, sans oublier la présence constante de l'Esprit Saint.

Jean-Paul II avait inauguré son pontificat en disant : «N'ayez pas peur». «N'ayons pas peur». Le défi est énorme, mais il est incroyable à relever.

Qu'avons-nous vécu pendant les deux dernières années ?

Il faut d'abord faire rappel du forum mariste à

Toulon à l'automne 2023, avec la présence de nombreux laïcs, de nombreux Pères maristes, et surtout du Père John Larsen, supérieur général de la Congrégation. La problématique était simple : soit, à l'issue des réflexions portées, la congrégation décidait de se défaire de l'éducation, soit, aidée par les laïcs des établissements et plus particulièrement par les groupes Maristes en éducation, la décision de continuer à porter la spiritualité mariste dans les établissements restait réaliste.

Devant la détermination et l'enthousiasme des participants, la Congrégation a décidé de continuer l'éducation. Le Père Larsen a même décidé d'aller encore plus vite que ce qui avait été prévu. Cela sous-tend que les groupes Maristes en éducation sont en première ligne pour faire vivre la spiritualité dans les établissements. Un vrai désir a vu le jour de rester mariste et, pour ce faire, de se donner les moyens nécessaires. Désormais, nous travaillons en réseau européen avec les sept établissements maristes français, les trois irlandais, et l'établissement de Fürstenzell en Allemagne, grâce à la tenue d'une commission de l'éducation qui pose les jalons d'une nouvelle gouvernance.

Cette commission se réunit trois fois par an à Paris, ou à Rome et, partant des réalités de terrain des différentes entités, envisage un futur réaliste.

J'avais évoqué en introduction une assemblée générale «extraordinaire» voici deux ans, au cours de laquelle, nous avions voté un avenant à la charte des Maristes en éducation, avenant qui permettait d'accueillir dans nos groupes maristes des compagnons. L'idée était de ne laisser personne sur le bord de la route. Chacun est accueilli là où il en est, dans son chemin de foi, ou pas, dans sa spiritualité différente, dans sa religion différente. Je suis très heureuse de vous dire que désormais, nous en comptons 5 dans nos groupes. Ils réunissent tous les cinq les différentes réalités que nous avions pointées, nous avons des membres de spiritualités différentes, nous avons des membres de religion différentes, et nous avons des personnes qui ne se sentent pas «fidèles d'Église», mais qui pourtant accompagnent, dans leur posture d'éducateur, les jeunes et moins jeunes «à la manière de Marie». En outre, et comme vous avez pu le constater hier matin, nous avons accueilli quinze nouveaux maristes en éducation (membres ou bien compagnons). Ce qui me réjouit tout particulièrement, c'est que dans ces nouveaux membres, nous trouvons quatre chargés de pastorale. Cela me paraît extrêmement

important, nous savons bien la place majeure de la pastorale dans nos établissements et il est essentiel que les acteurs de cette pastorale puissent, avec les équipes de direction et toute la communauté se faire l'écho et le fer de lance de « l'esprit mariste ». Dans une des très belles lettres à laquelle j'ai répondu, j'ai également noté que c'était à la suite de la formation mariste proposée au début de l'année aux nouveaux personnels à Lyon que la personne qui écrivait s'était sentie appelée à s'engager. Cela nous redit l'importance de la formation. Il est plus que nécessaire de connaître et l'histoire mariste, et la spiritualité et en définitive ce à quoi on s'engage lorsque l'on veut être mariste en éducation.

Un petit retour sur les différentes réunions du CAME auxquelles nous participons à Paris. Nous en avons tenu deux en présentiel, et une en visio qui nous a permis de définir exactement ce que nous allions faire ces deux jours à la Neylière. Nous avions au mois de mai dernier trouvé le thème de l'année à venir: « Porteurs d'espérance », thème en lien avec l'année jubilaire que nous vivons. Nous avons également essayé de redéfinir avec l'aide d'un texte de Marc Walls intitulé « *Comment l'histoire des pères maristes induit-elle les attitudes éducatives pour aujourd'hui ?* » ce que l'on pouvait porter dans les différentes réunions maristes en éducation.

On remarque bien que les groupes, là où ils sont dynamiques portent un vrai projet. Le défi désormais serait de ne pas perdre de vue la dimension spirituelle à faire exister ; en effet, la spiritualité mariste ne pourra se maintenir dans les établissements que si les maristes en éducation en sont les vecteurs

Au mois de mai prochain, au CAME, nous aurons à choisir le thème qui sera porté l'année prochaine. N'hésitez pas à vous rapprocher de vos délégués au CAME de manière à faire des propositions qui vous tiendraient à cœur.

Je terminerai mon propos, non pas par la phrase habituelle de Nietzsche... Quoi que, je vais vous la dire quand même: « Si les chrétiens avaient des gueules de ressusciter, les églises seraient pleines ». Ayons des gueules de ressusciter !

Une réflexion, quand même, du Père François Marc : « *L'église mariale ne connaît pas les réponses avant que les questions ne soient posées. Son chemin n'est pas tracé d'avance. Elle connaît les doutes et les inquiétudes, la nuit, la solitude. C'est le prix* »

de la confiance. Elle participe à la conversion et ne prétend pas tout savoir. Elle accepte de chercher. »

Une autre phrase, de Hannah Arendt : « *L'homme se tient sur une brèche, dans l'intervalle entre le passé révolu et l'avenir infigurable. Il ne peut s'y tenir que dans la mesure où il pense, brisant ainsi, par sa résistance aux forces du passé infini et du futur infini, le flux du temps indifférent.* »

Chaque génération nouvelle, chaque homme nouveau doit redécouvrir laborieusement l'activité de pensée. Longtemps, pour ce faire, on put recourir à la tradition. Or nous visons, à l'âge moderne, l'usure de la tradition, la crise de la culture. Il ne s'agit pas de renouer le fil rompu de la tradition, ni d'inventer quelque succédané ultra-moderne, mais de savoir s'exercer à penser pour se mouvoir dans la brèche. »

Quelles seraient donc les entraves d'un passé révolu qui nous paralyseraient? » Cette interpellation vient questionner la capacité de notre institution à se transformer. Nous avons à réfléchir ensemble, à nous exercer à penser mutuellement pour apprendre à nous mouvoir dans la brèche du présent.

Si nous ne nous emparons pas de cette brèche du présent, nous devrons renoncer, c'est-à-dire admettre que notre message éducatif n'a plus rien à dire aux jeunes dont nous avons la charge, ni aux adultes que nous côtoyons. C'est aussi reconnaître et confirmer l'incapacité des laïcs à être les héritiers d'une tradition vouée à mourir. Par contre, si nous voulons continuer à transmettre, nous envisageons alors les modalités d'une passation qui qualifie religieux et laïcs et les incite ensemble à partager une espérance enracinée dans la mission confiée.

C'est les inviter à mettre en œuvre un projet éducatif chrétien, un projet éducatif chrétien et mariste, dans une perspective missionnaire. Nous avons ouvert une brèche dans un passé que nous fantasmions, ayons le courage de relever le défi qui est le nôtre, porteur d'espérance.

Un dernier mot, du Père John Larsen, pour l'entrée en carême :

« *Le leadership concerne tous les maristes, individuellement et collectivement. Nous assumons la responsabilité dans l'œuvre de Marie par notre disponibilité pour tout ce qui nous est demandé et en participant aussi pleinement que possible à la vie et à la mission de la société. »*

PORTEURS D'ESPÉRANCE

Kevin DUFFY, sm

Provincial de la Province d'Europe



Je m'appelle Kevin Duffy. Je suis père mariste, et Provincial de la province européenne. J'habite à Paris. J'ai servi pendant trois ans et je viens de commencer un deuxième mandat de trois ans comme Provincial.

Je voudrais commencer par mentionner deux personnes pour lesquelles nous pourrions prier. D'abord, Frank Dowling, le délégué du Provincial pour l'éducation. Il est irlandais. Il a dû renoncer à cette session à cause d'un rendez-vous médical qu'il ne pouvait décaler. L'autre personne, c'est le Père Hubert Bonnet-Eymard. Il est gravement malade à Londres et, depuis avant-hier, il est hospitalisé pour des traitements. Nous devrons prier pour Hubert lors de la messe.

Quelques nouvelles depuis la session de l'an passé.

Pour cette année 2025, la chose la plus importante, c'est le chapitre général de la Société de Marie. C'est le corps suprême, qui prend des décisions concernant l'avenir des Pères maristes, ce que nous devons faire, où nous devons être, etc. C'est une réunion qui se tient tous les huit ans et qui est très importante. Cette année, ce chapitre a une

importance particulière. Nous vivons une époque, non pas de changement, mais un changement d'époque, comme dit le Pape. Nous avons tous des avis sur le diagnostic, et même la philosophie, la théologie, pour décrire ces défis, mais c'est absolument clair que l'avenir ne sera pas comme le passé, ni comme le monde actuel. Il y aura de très grands changements. C'est ce qu'il se passe aussi pour les congrégations religieuses et pour la société de Marie.

Ce chapitre s'est réuni près de Rome en septembre et octobre de cette année. Lors du chapitre, nous favorisons la synodalité, essayons de mettre en acte les enseignements du synode et les enseignements du Pape. C'est le discernement commun, ensemble, qui consiste essentiellement dans une vraie écoute. C'est l'écoute des autres, l'écoute des voies qui sont différentes, pour chercher la volonté de Dieu. Nous espérons que l'Esprit Saint va nous guider sur les voies inattendues, mais nous ne savons pas encore lesquelles.

Le supérieur général, John Larsen, a parlé de deux choses en particulier. La première chose, c'est notre système de recrutement et de formation des jeunes maristes. C'est très internationalisé. La Société de Marie devient plus petite, mais plus unifiée et plus globale. On peut le voir déjà avec nos deux plus jeunes Pères maristes en Europe: le plus jeune est Allemand, et il va être nommé assistant au maître des Novices à Davao, aux Philippines. L'autre est espagnol, et il vient d'être nommé Supérieur des Maristes au Mexique. Cela montre que la société de Marie devient non pas nationale, mais continentale et plus globale. Nous voulons jouer notre rôle en tant que Province européenne dans ce processus.

Un développement important pour l'avenir est la création de nouvelles missions, surtout par le Père général et son équipe. Le document que le Pape Pie VI a donné aux Maristes qui partaient dans les missions, commençait par ces mots: «*Omnes gentes*» (Toutes les nations). La Maison générale a ainsi nommé quelques communautés «*Omnes gentes*». Une de ces

nouvelles communautés est en Espagne, pour accompagner les pèlerins sur le Camino de Santiago de Compostela, qui correspond au charisme mariste. Une autre communauté est en Turquie. C'est une œuvre avec des Chrétiens qui viennent du Moyen-Orient, des musulmans, etc. Cette ouverte mission a de très grandes difficultés qui sont évidentes dans un pays musulman. Avoir une communauté missionnaire chrétienne n'est pas du tout facile. Il y a une autre mission qui est assez connue au Thaïlande, auprès des migrants. Une quatrième mission avec des migrants se situe à Parramatta, près de Sydney, en Australie. Ces communautés ont une importance qui n'est seulement symbolique. Elles montrent qu'un avenir différent commence à se présenter à notre petite Société de Marie.

En ce qui concerne la Province européenne, le forum à Toulon en octobre 2023 a marqué un moment très important. Nous autres, Pères maristes, nous avons pensé que nous devions répondre à ces nouveaux mouvements dans le monde des Maristes en éducation. Que pouvons-nous faire, avec nos ressources très limitées en termes de personnes, parce que les Pères maristes en Europe sont très âgés, comme c'est le cas dans de nombreuses autres congrégations? C'est la réalité. Est-ce que la Société de Marie va continuer en Europe? Est-ce qu'il y aura des Pères maristes pour animer ou accompagner les groupes de Maristes en éducation à l'avenir? C'est une vraie question et nous devons dire quelque chose sur ce sujet.

Quelques nominations des Pères touchent le monde d'éducation et je veux les évoquer. Le Père Rafael Ramila Fernandez, ici présent, va rejoindre la Communauté de Toulon. Le travail qu'il fait dans les écoles de Bury-Rosaire sera repris par le Père Jimmy McElroy. Le Père Louis Niyongabo est nommé dans la Communauté à Lyon. Il va poursuivre ses études et travailler dans le monde de l'éducation.

Pour ce qui concerne la présence des Pères maristes à Lyon, un jeune Père africain va faire des études en gestion et nous espérons qu'il le suivra avec Sainte-Marie-Lyon. Il sera

probablement là pour trois ans, le temps de faire ses études pour devenir chef d'établissement dans les écoles africaines qui se développent. Nous espérons qu'un autre Père européen sera nommé dans la communauté avant Noël. Le Père Bernard Boisseau va à Paris et le Père Roger Lordong reste à Lyon.

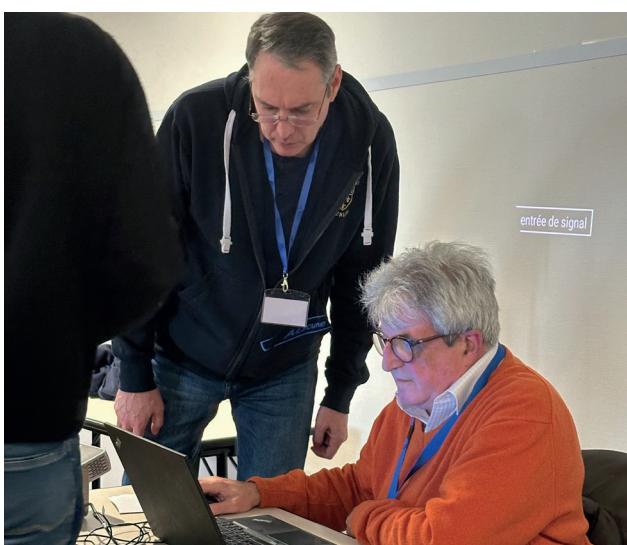
Dans ce contexte, nous avons réfléchi beaucoup sur cette question vocationnelle. Cela s'est fait au sein d'une commission de Pères maristes, avec la participation de Florence Poirie, chef d'établissement du lycée Saint-Vincent. Si nous ne faisons rien et s'il n'y a pas de nouveaux Pères maristes en Europe, nous mourrons comme congrégation. C'est déjà une certitude dans plusieurs pays. C'est la fin. Nous ne sommes pas en mesure de créer des vocations. Les vraies vocations viennent de Dieu. Nous devons faire ce que nous pouvons pour aider les vocations. Or, nous avons constaté que nous sommes «inconnus et cachés»... Mais ça ne veut pas dire invisibles.

J'aimerais vous demander, en tant que maristes laïcs et membres de Maristes en éducation, de prier pour des vocations. C'est un moyen très important, peut-être le plus important. Si nous voulons des vocations réelles qui viennent de Dieu, nous devons prier. Concrètement, je vous demande d'encourager des jeunes qui expriment une ouverture à une vocation ecclésiale. Nous devons nous mobiliser.

Tout est coïncidence, mais peut-être non. Le 25 mars, c'est la fête de l'Annonciation. La commission de communication a créé quelque chose pour cette fête, une nouvelle initiative qui concerne des vocations. L'invitation a été envoyée aux établissements notamment.

FLORILÈGE DE PHOTOS







PROFESSION DE FOI ET RENOUVELLEMENT DE L'ENGAGEMENT MARISTE

EXTRAIT DE LA CHARTE

L'association des Maristes en éducation réunit des enseignants, personnels et bénévoles des établissements scolaires maristes. Dans le sillage des religieux maristes, ils sont appelés à regarder Marie comme la figure évangélique dont ils s'inspirent pour leur mission éducative. Ils reconnaissent ainsi le souffle évangélique et la richesse éducative de l'esprit mariste, un esprit qui privilégie l'accueil de tous et l'attention aux plus démunis, la confiance et l'écoute, le souci de la croissance de chacun, et le partage fraternel. Ils reçoivent cet héritage comme une mission à poursuivre. Pour cela, ils s'engagent à mettre en œuvre l'esprit mariste dans leurs attitudes éducatives et dans les choix pédagogiques de leurs établissements et à approfondir la tradition mariste pour éclairer leur vie et leurs engagements.

ENGAGEMENT

Dieu est Père de tous les hommes. Parce qu'il nous aime, il nous donne la vie et nous confie l'univers, et, pour nous, notre école. Croyez-vous en Dieu le Père ?
Oui, je crois.

Jésus est l'Envoyé du Père. Il est venu parmi nous pour nous guider et nous libérer. Par sa mort et sa résurrection, il a fait triompher la vie. Il est maintenant présent parmi nous et il viendra tout accomplir. Croyez-vous en Jésus, Christ, le Fils du Père ?
Oui, je crois.

L'Esprit est présence de Dieu parmi nous. Il nous réunit pour servir nos frères et être témoins de Jésus. Croyez-vous en l'Esprit de Jésus qui répand l'amour de Dieu en nos coeurs et qui nous envoie pour révéler son amour à nos frères les hommes ?
Oui, je crois.

Aujourd'hui, nous disons notre volonté de prendre part à la mission de l'Église en nous engageant auprès des jeunes et dans nos relations dans l'école selon l'esprit de Marie. Voulez-vous vivre auprès des jeunes et de vos collègues de cet esprit et faire vivre l'association Maristes en éducation ?
Oui, je crois.

Telle est notre foi. Tel est notre désir de servir l'Évangile. Que Dieu nous bénisse. Que Marie nous anime.



LA NEYLIÈRE 2025

LES PARTICIPANTS

PROVINCE D'EUROPE

Père Kevin DUFFY
Père Jimmy McELROY

CONSEIL DE TUTELLE

Brigitte COFFIN
Marie-Pierre CLAVIER
Vincent LANGLOIS
Père Bernard THOMASSET

NOTRE-DAME DE FRANCE

LONDRES

Aqela LIKULAGI VERE
Marie Astrid RAUX

SAINT-VINCENT SENLIS

Michelle BRUIET
Ludovic KOROLOV
Sonia LAMY
Myriam LEMAIRE
Béatrice LEROUX
Sonia MONNIER
Catherine PETIT
Florence POIRIER
Stéphanie PEIX

BURY ROSAIRE

SAINT-LEU-LA-FORÊT & MARGENCY

Agnès BALCAEN
Séverine BELLAIR
Dominique BOISSEAU
Chrystelle BUSSON
Cécile COMBETTE
Sarah COLIN
Céline DAQUIN
Sandrine DUPEYROUX
Jeanine FRUIT
Guillemette MALHERBE
Grâce MATONDO-DIANUAMBA
Pascal MEUNIER
Merlin MONGBANDI
Delphine PAREJA

Laure PEILLON

Père Rafael RAMILA FERNANDEZ
Sandra SAINFLOU
Edyta SUTOR
Béatrice TRAVERS

SAINTE-MARIE RIOM

Thérèse BOUTTES
Patricia CLAIRET
Valérie COUDERT
Mathieu DISTASI
Béatrice GENESTE
Fabrice MOIROUX
Alphonse N'GOM
Sylvianne NODIN
Claire SANTALLIER
Yann THÉBAULT

SAINTE-MARIE LYON

Marc BOUCHACOURT
Hervé BOURLOUX
Romain BERTHELOT
Hélène CARION
Xavier DUFOUR
Jean-Baptiste FRONDAS
Père Roger LORDONG
Valérie NEYRET
Philippe REVELLO
Catherine RICARD
Vincent RICARD
Yves THEVENIEAU
Didier TOURRETTE
Valérie TOURRETTE
Marie Jo VERNAY

SAINT-JOSEPH LA CORDEILLE OLLIOULES

Fabienne ANNINOS
Brigitte ARCE-CORTEZ
Adeline BARNAY

Stéphane BONJOUR
Marie ANDRIEU CLAQUIN
Raïssa COLOTTE
Odile FERRANDI
Marie-Sophie GAUVIN
Dorothée LÈBRE
Christel LOUIS
Sybille MARTIN
Didier MORDACQUE
Isabelle RABIAN
Stefania RANUCCI
Pascale SÉPULCRE

**SAINTE-MARIE
LA SEYNE-SUR-MER**
Oscar ARCE
Patrick BONNAUDET
Carole DEVERDUN
François ESPOSITO
Marie-Christine JOLIVET
Sandy MARTINI
Anne-Sophie POLAK
Bruno SIMONI
Christine VELLA
Pierre VELLA

**COURS FÉNELON
TOULON**
Véronique BÉNARD
Laurence BÉRAUD-SCHMITT
Fabien BONNETON
Magali CHARRIER
Nathalie CURET
Sophie GALLOY
Anne GAXOTTE
Sophie GROOS
Hélène LANQUY
Nathalie MAILLOT
Anne NONÈS-LEDUC
Père Louis NIYONGABO
Sébastien RESCH
Julie SAINT-JACQUES
Émilie THOMAS
Emmanuel TILMONT

DES RESSOURCES À VOTRE DISPOSITION

Des **ressources** sur les Maristes sur le site internet de Maristes en éducation :
<https://maristeseneducation.com>

Les **actualités** maristes sur le blog européen d'éducation mariste :
<https://european-marist-education.over-blog.com>

Les **dossiers** préparatoires et les comptes rendus (en version pdf) des sessions à La Neylière.
À demander auprès de Laurence BÉRAUD-SCHMITT : beraudschmitt@coursfenelon.com

- 2018 : Le dialogue interreligieux
- 2019 : Voir grand
- 2020 : Marie des Commencements
- 2022 ; Je crois, j'y crois
- 2023 : S'engager d'un souffle renouvelé
- 2024 : Faire corps
- 2025 : Porteurs d'espérance

